

LE

MONITEUR DE LA MODE

JOURNAL DU GRAND MONDE.

MODES.



à la création des nouveautés qui se préparent et ne se montreront au grand jour que le mois prochain. Aussi notre bulletin sera-t-il fort court.

Nous touchons à la véritable saison du cachemire de l'Inde; car, au printemps comme à l'automne, époques où rien n'est fixé pour la forme de la confection de demain et où la confection d'hier est *démodée* aux yeux des femmes élégantes, c'est au cachemire de l'Inde qu'il faut recourir pour la promenade ou pour le Bois. Et puisque nous parlons cachemire, conseillons à nos lectrices une visite aux magasins du *Persan*. Grâce aux relations directes que le *Persan* a établies aux Indes, les châles que l'on voit dans ses magasins sont d'une beauté vrai-

Nous voici en pleine *morte saison*, car, il faut le reconnaître, à cette époque, la mode fait peu de frais d'invention, et cette période, que l'on pourrait appeler de transition, est réservée

ment admirable, tant pour la richesse des des-
sins que pour l'harmonie des couleurs.

Gagelin prépare pour la saison nouvelle une foule de gracieuses nouveautés, qui offriront ce cachet d'élégante distinction qui a depuis longtemps classé sa maison parmi les premières de ce genre.

Gagelin emploiera beaucoup la broderie et nous l'approuvons fort; la broderie dans la toilette des femmes est à la fois riche et distinguée. Un mantelet de velours ou de taffetas garni d'une belle dentelle, rehaussé d'une riche broderie au passé, acquiert par cela seul une élégance et une distinction toute particulière; car le mantelet brodé n'est pas le mantelet de tout le monde et ne deviendra jamais vulgaire.

Comme avant-goût de ses broderies, nous avons vu chez *Gagelin* une très jolie confection de demi-saison, appelée collet *Cellini*. Le *Cellini* se fait en taffetas noir, tapissé d'arabesques enlacées, brodées très en relief. Ces arabesques, qui vont en s'élargissant vers le bas, se terminent par trois rangs de petits glands de passementerie, disposés en sens contraire. Le bord de ce collet est orné d'un haut effilé à tête ouvragée. Pour les femmes frileuses, le *Cellini* peut se garnir d'une demi-ouate.

On ne saurait nier que *Gagelin* n'ait grandement contribué à la faveur dont les basquines en velours ont joui cet hiver. Parmi les plus jolies que nous ayons vues chez lui, nous

la forme s'allie à la richesse de la broderie et à la beauté des dentelles.

Par ces temps froids et pluvieux, l'emploi des divers cosmétiques inventés pour la toilette des dames est plus que jamais indispensable; mais encore faut-il les choisir chez un parfumeur habile; et qui pourrions-nous recommander à plus juste titre que *Fagner-Labouée*, qui prépare ses produits avec le soin le plus scrupuleux et d'après les véritables principes de l'hygiène? Aux personnes dont la peau est trop délicate pour supporter l'usage de savons, nous

indiquerons l'*altheine de Fagner*, et à celles qui veulent conserver la beauté de leur chevelure, le *philocome Fagner*, qui arrête la chute des cheveux et favorise leur accroissement.

Cet hiver, le soulier et le brodequin de bal ont rivalisé de succès. Pour toilette de ville, le brodequin est toujours ce qu'il y a de plus coquet. Quelques femmes mettent, pour sortir le matin en voiture, de petits souliers en peau mordorée, ornés de broderie et d'un flot de ruban. C'est une fantaisie qui n'est pas sans élégance, mais qui ne deviendra pas une mode.

DESCRIPTION DE LA GRAVURE N° 424.

TOILETTE DE VILLE. — Chapeau en velours épingle, garni de blonde et de plumes.

Passes formant l'ovale et encadrant le visage.

Calotte ovale, petite, droite et plate; bandeau de calotte, bombé sur la tête, fuyant en arrière.

Bavolet coupant droit sous la calotte et formant l'éventail derrière. Un chou de blonde ruche est posé sur la passe et se continue en ruches de blonde d'un côté. De l'autre sont posées quatre têtes de plumes, dont les deux du bas garnissent les creux des joues et retombent plus bas que le bavolet. Une blonde borde le bavolet.

Une blonde à dents tapisse le dessous de la passe, dont tout le vide est rempli de roses moussues mêlées à des ruches de blonde.

Brides à rayures satinées sur fond velours épingle.

Robe avec corsage-basquine en moire, ornée de velours.

La basquine est montante et très ajustée; elle ferme devant, du col à la taille, par de petites ganses brandebourgs, attachées à des petits boutons de velours noir.

La basque est taillée en pointe très aiguë devant, puis elle échancre et redescend former la pointe sur la hanche et reforme la pointe derrière.

Une bretelle en velours forme la pointe sur le bras et descend derrière jusqu'en bas. Le velours borde aussi tout le bas de la basque en suivant les contours.

La manche est un peu courte; elle se compose d'un *bouillon* en moire sous la bretelle, puis d'une partie unie en velours formant la pointe et couvrant un second *bouillon* de moire, et enfin d'une seconde partie en velours, sous laquelle est un volant de moire. Les velours sont coupés de manière à évaser du bas sans former de plis dans le haut.

Col plat en guipure.

Manches rondes en guipure.

Jupe en moire sans ornements.

TOILETTE DU MATIN, CHEZ SOI. — Petit bonnet en guipure blanche, composé d'une barbe posée en fanchon très en arrière sur les cheveux, et de nœuds en velours formant touffes de chaque côté et garnissant la nuque. Les deux bouts de la barbe retombent.

Chemise du matin en jaconas, boutonnée devant, ayant un col froncé rabattu, composé d'une bande brodée. Le milieu de la chemise est plissé à petits plis encadrés entre deux bandes brodées qui forment revers. La manche de cette chemise du matin est longue, avec un poignet de 8 centimètres, composé de petits plis, terminé par une petite garniture brodée sur la main. Deux garnitures remontent avec ampleur sur le bras, autour du bouffant de la manche de la chemise.

Jupon formant *tablier*, garni de quatre bandes brodées, posées à plat sous des rangs de petits plis séparés par un entre-deux brodé. La bande du bas du jupon remonte de chaque côté comme le revers de la chemise.

Petite veste en popeline, large et ronde, quoique un peu creusée à la taille. Manche s'élargissant du bas, mais ronde. Un velours est cousu à plat au bas de la manche sur 15 centimètres de hauteur.

Le bord de la veste est garni de velours groseille, aussi cousu à plat, mais coupé en forme de col et de revers simulés.

Jupe très ample, montée sur une ceinture en pointe, entourée d'une cordelière en soie nouée sur le côté et retombant très richement.

De chaque côté de la jupe est un revers en velours, s'élargissant vers le bas.

Le revers et la jupe sont doublés de soie piquée à petits carreaux.

PLANCHE DE LINGERIE.

N° 1. *Bonnet d'intérieur*, en blonde, garni de ruban n° 5 et orné de chaque côté de grappes de boutons de rose. Brides en ruban n° 22.

N° 2. *Bonnet habillé*. Ce bonnet se fait en blonde, dont trois rangs sont disposés derrière en forme de cache-peigne. Il est orné d'une traverse en ruban n° 22, qui se termine de chaque côté par des nœuds en ruban n° 6. Coques en rubans n° 6 devant, et nœuds de rubans semblables derrière. Brides en ruban n° 22.

N° 3. *Bonnet du matin*, en valenciennes et broderie au plumetis mélangé, garni de bandes relevées d'un entre-deux de broderie, terminé par une valenciennes.

N° 4. *Bonnet de lingerie*, forme renversée, entre-deux de broderie anglaise et valenciennes. Garniture, bandes brodées.

N° 5. *Col à devant*, broderie de Paris. Le tour du col est garni de valenciennes.

N° 6. *Fichu Louis XV*, avec devant de corset. Ce fichu se fait en point de Venise, mélangé de plumetis. Le tour est orné de dentelle.

N° 7. *Col impératrice*, en gaze pure renaissance, orné de rubans posés à plat.

N° 8. *Col mousquetaire* en broderie au plumetis mélangé de valenciennes.

N° 9. *Manche*, assortie au col n° 5.

N° 10. *Manche*, assortie au fichu Louis XV. Cette manche est formée d'un large bouillonné, retenu par un poignet. Sur le bouillonné retombe un volant de dentelle, orné de bouclettes de rubans.

PAUVRE MATTHIEU.

(HISTOIRE D'ATELIER.)

(Suite.)

— Votre opinion, madame? reprit le magistrat.

— Mon opinion est que votre protégé est un brave et digne jeune homme, plein d'énergie et de talent, bon, doux, généreux, un peu triste, peut-être, mais d'une tristesse qui tient à certaines choses que je sais et qu'il serait facile d'arranger.

— Monsieur Villeneuve est-il de votre avis?

— Pas tout à fait.

— Si je devine bien le sens de vos paroles, dit M. Villeneuve, je crois qu'il s'agirait de savoir si je voudrais de Matthieu pour gendre. Certainement s'il avait quelque fortune, s'il pouvait seulement nous donner quelques renseignements sur sa famille... Mais il n'a pas de famille, à ce qu'il paraît.

— On vous a trompé, il possède une famille.

— Vraiment! Pourquoi nous l'a-t-il donc caché?

— Il l'ignorait lui-même. Depuis quelques jours Matthieu est mon fils.

— Votre fils! s'écrièrent à la fois les deux époux.

— Adoptif.

— Ah! je comprends, fit la femme avec un sourire.

— Puisqu'il en est ainsi, murmura l'employé, je ne vois plus d'obstacles..

— Vous vous trompez, il en est un.

— Il ne viendra certainement pas de notre côté, s'empressa de dire madame Villeneuve.

— Ni du mien, ajouta le mari.

— Ni du mien, fit le magistrat.

— Quant à Matthieu, reprit la femme, je sais l'état de son cœur et je puis répondre..

— Répondez-vous aussi du cœur de votre fille? interrompit l'homme noir.

— Oh! vraiment, monsieur, vous faites de singulières suppositions.

— Je ne suppose rien. Si vous voulez savoir, interrogez.

— Je le ferai sans aucun doute, mais je suis certaine...

— Je viendrai vous demander après-demain si votre conviction n'a pas varié. Mais je vous prie, pas un mot au jeune homme.

Le magistrat prit congé de la famille Ville-

neuve et retourna à l'atelier de Matthieu où celui-ci l'attendait dans la plus vive anxiété. Son regard interrogea le magistrat qui demeura muet et impassible ; il n'osait lui poser autrement ses questions.

— Matthieu, dit-il, vous m'invitez à dîner.

Le jeune artiste trouva l'honneur bien grand que lui faisait son protecteur, et une vive rougeur de joie se répandit sur son visage.

— Mais je veux, ajouta le magistrat, que votre ami Valdroche soit des nôtres. Allez le chercher.

Mathieu sortit en courant. Il trouva son voisin occupé à mettre dans son atelier un certain ordre qui n'était pas précisément celui du travail. Les toiles étaient empilées dans un coin, les chevalets entassés dans un autre. Le divan des modèles était rangé contre un mur ; en face figuraient les deux fauteuils boiteux, et sur les deux tabourets était placée une planche qui pouvait à la rigueur faire l'office de banquette.

— Que diable faites-vous là, Valdroche ? s'écria Matthieu.

— Je range, répondit celui-ci en continuant sa besogne.

— Quel singulier arrangement faites-vous donc subir à votre mobilier ?

— Matthieu, vous allez le savoir ; mais auparavant, aidez-moi à mettre ces bougies dans leurs chandeliers.

Les bougies étaient des chandeliers et les chandeliers des bouteilles.

— Est-ce que vous donnez un bal ? demanda Matthieu en riant.

— Justement, je reçois ce soir ; voici votre lettre d'invitation : les autres sont déjà parties.

— Et moi qui venais vous chercher pour dîner avec nous.

— Qui, nous ?

— Mon protecteur, qui vient d'arriver et qui désire dîner avec vous.

— Ah ! c'est vrai, tu as un protecteur, toi. Bien que je n'en aie pas besoin, je ne serais pas fâché de faire sa connaissance. Dinera-t-on bien ?

— Le mieux possible.

— Alors, j'en suis.

— Mais votre bal.

— Eh bien ! mon bal, nous serons de retour pour l'ouvrir. D'ailleurs, si le monde arrive avant nous, le père Eustache fera les honneurs et offrira des petits verres de rhum pour faire prendre patience.

Le père Eustache était le concierge de la maison.

— A propos, reprit Valdroche, il faut que je fasse une invitation en bonne forme pour ton protecteur.

— Y penses-tu ? Un homme grave, un magistrat !

— Assis. La magistrature assise aime assez la danse. Il dansera.

— Voyons, promets-moi de ne pas faire cet outrage à mon bienfaiteur.

— Je te promets de l'inviter à mon bal.

— En ce cas, je ne veux pas de toi à dîner, et je m'en vais.

— Et moi je te suis, car j'ai résolu de faire la connaissance de ce bienfaiteur des arts.

Matthieu avait pris les devants ; mais Valdroche entra sur ses talons dans l'atelier, et se trouva tout à coup face à face avec son mystificateur.

— Ciel ! mon inconnu ! s'écria-t-il.

— Heureux, fit le magistrat, de faire votre connaissance. Les journaux ont tant parlé de vous et de vos chefs-d'œuvre ! Ah ! c'est une grande renommée que la vôtre, monsieur !

— Bien, il continue à se moquer de moi, se dit Valdroche.

Matthieu n'avait jamais entendu une si longue phrase sortir de la bouche de son protecteur, et surtout une phrase en apparence si élogieuse. Il regardait tour à tour M. X... et Valdroche avec surprise, mais celui-ci se garda bien de la faire cesser en racontant à son rival et ami l'espèce de mystification dont il avait été l'objet. Il crut que le plus sage serait d'agir et de parler comme si jamais il n'avait eu devant lui le grave visage du magistrat. De son côté, Matthieu commençait à croire que cette austère figure imposait à son camarade et qu'il pouvait se tranquilliser à l'endroit de l'inconvenante invitation dont son protecteur avait été menacé. Mais il comptait sans l'impudence de Valdroche.

— Je n'ai accepté de dîner avec vous, dit-il au magistrat, qu'à une condition, c'est que vous et Matthieu viendriez ce soir prendre part à une fête que je donne.

— Vous donnez un fête?

— Oui, monsieur, une fête en votre honneur.

— Et à mes frais.

Valdroche pivota sur ses talons et poussa un « hum ! » énergique.

— J'accepte votre invitation, monsieur Valdroche, ajouta le magistrat.

Valdroche se retourna vers Matthieu, et croisant les bras d'une manière tragique :

— Qu'en dis-tu ? dit-il d'un accent à faire oublier Talma lui-même.

Matthieu n'en dit rien, mais il ne put s'empêcher de penser qu'il était bien inconvenant pour un austère magistrat d'aller se mêler ainsi aux scandaleux ébats de jeunes artistes.

Comme M. X... en avait manifesté le désir, on alla dîner au cabaret du coin, où Valdroche et Matthieu avaient coutume de prendre leurs modestes repas. Valdroche n'avait pas en ce point combattu les idées du Président ; il connaissait dans la cave certain petit vin blanc auquel il avait souvent, en des jours meilleurs, fait d'amicales caresses. Il voulait profiter de la circonstance pour lui donner de nouvelles marques d'affection.

IX

Pendant que le vin bleu coulait à pleins bords dans la coupe présidentielle, d'autres événements plus graves se passaient chez les Villeneuve. La mère, qui depuis le départ du magistrat était restée rêveuse et pensive, avait pressé le dîner ; et aussitôt après le repas terminé, elle avait mis entre les mains de son mari son chapeau et sa canne, et lui avait dit :

— Si vous alliez ce soir faire votre partie chez l'abbé Thérin ?

L'abbé Thérin était un prêtre de Saint-Sulpice, grand ami et partenaire habituel de M. Villeneuve. L'employé ne se le fit pas répéter deux fois ; il profita de la permission et

disparut, laissant sa femme seule avec sa fille. Celle-ci s'attendait à quelque chose de nouveau, car elle avait le front baissé et les lèvres muettes. Toutefois, la mère ne crut pas devoir prendre le ton solennel dont on abuse ordinairement en pareille circonstance.

— Marie, lui dit-elle, vous ne savez pas à quoi je pense en ce moment, en vous voyant si grande fille et si belle ? Je pense à vous marier. Parlez-moi franchement, mon amie, voulez-vous vous marier ?

— Mais je ne sais pas, je n'y ai pas pensé, murmura bien bas la jeune fille.

— Ce qui veut dire que vous y pensez souvent et que vous le savez fort bien.

— Chère maman !

— Oui, chère maman, cela signifie : « Pourvu que vous me donniez à celui qu'en secret j'ai choisi, je serai bien contente et je vous aimerai bien. » Ça, mademoiselle, vous avez donc choisi quelqu'un ?

— Non, maman.

— A la bonne heure. Une fille bien élevée ne doit voir que par les yeux de sa mère, et ne doit préférer personne que par son consentement, ce qui ne vous a pas empêchée d'avoir des préférences et de faire votre choix, mais dans un tel secret que vous-même n'en avez rien su. Ai-je raison ? Voyons, cherchons ensemble quel peut être celui qui a trouvé le sentier de votre cœur. Ils ne sont pas nombreux les jeunes gens qui fréquentent notre foyer, et c'est parmi eux, j'aime à le supposer, que nous pourrions le découvrir. Est-ce M. Valdroche !

— Oh non ! s'écria la jeune fille.

— Bien, je m'attendais à cette réponse. Voyons est-ce M. Matthieu ? Je ne te gronderai pas si tu me l'avoues. Un pareil choix prouverait un cœur élevé et un jugement sain.

— Ma chère maman ! fit la jeune fille en se laissant tomber dans les bras de sa mère.

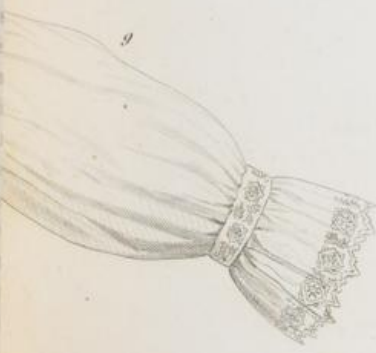
— Oui, je comprends ce langage, et si c'est Matthieu que tu aimes, tu me vois prête à approuver ton choix.

La jeune fille releva la tête ; ses yeux étaient inondés de larmes.

— Pourquoi ces pleurs ? dit la mère. Nous allons les sécher en préparant ton bonheur.

LE MONITEUR
Paris et Longjumeau
Paris et Rouen

et, laissent sa femme...
 si attendait à quelque chose...
 avait le front bas...
 e. Toutefois, la mère ne...
 e le ton sérieux d'un...
 en pareille circonstance...
 e, lui dit-elle, vous ne...
 pense en ce moment, en me...
 fille et si belle? Je pense...
 moi franchement, mais...
 vous marier?
 Mais je ne sais pas, je...
 ra bien bas la jeune...
 e qui veut dire que vous...
 que vous le savez fort...
 père maman!
 ai, chère maman, cela...
 s me donner à cela que...
 e sera bien content et...
 a, mademoiselle, vous...
 n?
 n, maman.
 la bonne fièvre. Tu...
 voir que par les yeux...
 préférer personne que...
 qui ne vias à pas...
 rences et de lire...
 tel secret que vous...
 Ai-je raison? Tope...
 nel peut être...
 votre cœur. La...
 jeunes gens qui...
 est parmi eux, j'ai...
 pourrions le...
 s'écria la jeune...
 je m'attendais à...
 -ce M. Mathieu? Je...
 e l'arvois. En...
 élevé et un...
 père maman!...
 ber dans les bras...
 e comprends ce...
 e tu aimes, tu...
 n choix.
 fille releva la tête;...
 rmes.
 ces pleurs!...
 er en préparant...



LE MONITEUR DE LA MODE
 Bonnets et Lingerie de M^{lle} Anna Soth
 Paris, c. Rue Richelieu, 92

... comme les larmes de la jeune fille
... une fois plus grande attend
... - Ma chère Marie, repren-
... l'homme, pour Dieu, qu'avez-vous ? Pe-
... que ne venez-vous au centre pour ne pas
... comme hier de la peine.
- Je suis certaine vous êtes bonne,
... et tant, salut à la jeune fille.
- Les mêmes ces larmes et dites m-
... que vous avez. Et Mathieu n'est peut-être
... et son homme brillant et à la mode : ma-
... ris en son cœur, un homme fait
... son son homme honnête. Cependant,
... ne dépensez pas trop.
- Je n'ai pas dit que'il me dépense
... auprès la jeune fille.
- Je, non, je ne le puis pas.
- Je n'ai peur, j'ai peur de ne pas a-
... et à l'autre sentiment que de l'estime
... et moi.
- Je n'ai rien de femmes que
... mes larmes si elles pouvaient a-
... et mes sentiments envers leur épou-
... sée et si dépense pas, c'est un
... mais que la science ; j'ajoute qu'il aura
... et son hale passion, et qu'il a déjà be-
... mérité le goût du travail, l'esprit ju-
... et son cœur et donc, que peux-tu espé-
... rance ?
- Je n'ai rien pas, et la jeune fille d'un
... et moi.
- Je n'ai rien pas à aller te désespé-
... rance, tu aimes ailleurs.
- L'ami
... la jeune s'arrêta devant la porte
... et elle sentit son cœur battre plus vite.
... et son cœur se fit dans
... de son cœur M. de Chabailles ;
... et elle lui dit, et quand il e-
... et elle s'arrêta et fut pas la force de se le-
... et son cœur comme d'habitude se devant
... et elle s'arrêta et elle même Villene-
... et elle et lui prenant une main
... et elle dans la sienne.
- L'ami, dit-elle, qu'avez-vous donc ? es-
... et elle se regarda ses yeux amis ?
... et elle se pensa l'homme était caressant
... et elle se pensa jusqu'au plus profond
... et elle se pensa elle. Elle-ci leva sur lui

Et comme les larmes de la jeune fille coulaient avec une plus grande abondance à ces paroles : — Ma chère Marie, reprit madame Villeneuve, pour Dieu, qu'avez-vous ? Parlez, nous ne voulons rien, ni votre père ni moi, qui puisse vous faire de la peine.

— Je sais combien vous êtes bonne, ma chère maman, balbutia la jeune fille.

— Alors, séchons ces larmes et dites-moi ce que vous avez. M. Matthieu n'est peut-être pas un jeune homme brillant et à la mode : mais je le crois un bon cœur, un homme fait pour rendre une femme heureuse. Cependant, s'il vous déplaisait par trop...

— Je ne puis pas dire qu'il me déplaît, interrompit la jeune fille.

— Non, mais il ne te plaît pas.

— J'en ai peur, j'ai peur de ne pas avoir pour lui d'autre sentiment que de l'estime et de l'amitié.

— De l'amitié ! combien de femmes qui se croiraient heureuses si elles pouvaient avoir les mêmes sentiments envers leur époux ! Matthieu ne te déplaît pas, c'est un honnête homme que tu estimes ; j'ajoute qu'il aura un jour une belle position, et qu'il a déjà beaucoup de talent, le goût du travail, l'esprit juste, le cœur aimant et doux, que peux-tu espérer de mieux ?

— Je n'espère pas, fit la jeune fille d'un air résigné.

— Tu n'espères pas ! alors tu désespères, et si tu désespères, tu aimes ailleurs.

— Ma mère !

Une voiture s'arrêta devant la porte ; la jeune fille sentit son cœur battre plus vite. Un moment après, au bruit qui se fit dans l'antichambre, elle reconnut M. de Chaleilles ; elle rougit et pâlit tour à tour, et quand il entra dans le salon, elle n'eut pas la force de se lever pour courir comme d'habitude au-devant de lui. Lui, après avoir salué madame Villeneuve, s'approcha d'elle et lui prenant une main qui trembla dans la sienne :

— Eh bien, dit-il, qu'avez-vous donc ? est-ce ainsi que l'on reçoit ses vieux amis ?

La voix du jeune homme était caressante et douce, elle pénétra jusqu'au plus profond du cœur de la jeune fille. Celle-ci leva sur lui des

yeux où rayonnait toute son âme, et quand il lui serra de nouveau la main et qu'il fit un nouvel appel à ses souvenirs, elle se souvint en effet ; une vive lueur éclaira son cœur ; une chaleur douce et caressante envahit tout son corps, et dans le mystère de son silence elle se dit :

— C'est lui que j'aime.

Madame de Villeneuve attribua le trouble de sa fille à la scène qui avait précédé la venue de M. de Chaleilles ; M. de Chaleilles lut, sans en comprendre encore le sens caché, l'émotion singulière peinte aux yeux de Marie ; seule, la jeune fille voyait clair enfin : elle déchiffrait pour la première fois ces hiéroglyphes que l'amour trace dans les cœurs candides et purs. Elle aimait, elle se sentait aimer, elle savait qui elle aimait.

— Ne prenez pas garde à l'humeur un peu triste ce soir de Marie, dit madame Villeneuve à M. de Chaleilles, nous venons d'avoir une grave conversation qui l'a vivement affectée.

M. de Chaleilles était sur un tel pied dans la maison que rien ne devait lui être caché, et qu'il pouvait lui-même se permettre toutes les questions.

— Une grave conversation ! dit-il en plaisantant. Eh ! eh ! ma chère Marie, cela ne me présage rien de bon pour moi. De mère à fille bonne à marier, les graves conversations viennent rarement sans de graves conséquences. Est-ce que déjà mon congé me serait donné ? Si j'en juge par votre silence et par les méchants yeux que vous me faites, je n'ai plus qu'à porter ailleurs mes soupirs et mes vœux, à moins, ce qui pourrait bien être, que je ne me sente inconsolable, et que je ne meure de désespoir.

— Ne plaisantez pas, Monsieur, dit Marie, d'un accent brisé.

La pauvre fille était à la torture.

— Laissez-la à sa mauvaise humeur, dit madame Villeneuve, qui prenait l'attitude de sa fille pour une bouderie préméditée.

— Non, reprit le jeune homme en prenant un air et un ton plus sérieux, votre fille a aujourd'hui quelque chose de douloureux que je ne lui ai jamais connu. Mon attachement pour elle m'inspirait de mauvaises plaisanteries afin

de rappeler le sourire sur ses charmantes lèvres ; mais je vois bien que le remède était pire que le mal, car au lieu de la faire sourire, je la fais pleurer.

Marie avait en effet des larmes dans les yeux.

— Mon enfant, poursuivit le jeune comte avec émotion, je ne veux pas savoir la cause de vos chagrins, cependant si vous croyez que je puisse les entendre et les calmer, vous devez assez me connaître pour savoir qu'ils trouveront dans mon cœur un écho ami.

La jeune fille leva sur le comte ses longs yeux bleus humides, et l'enveloppa comme dans une douce et triste caresse.

— Rien de plus simple, dit madame Ville-neuve, et vous êtes trop de la famille pour qu'il vous soit rien caché.

En vain Marie jeta sur sa mère un regard suppliant pour l'arrêter, celle-ci continua :

— Il se présente pour elle un excellent parti, un jeune homme honnête, laborieux, qui a du talent, qui aura de la fortune, car il est fils adoptif d'un riche magistrat de province. Ce jeune homme, je crois que vous le connaissez ; vous avez dû le voir ici quelquefois ; il est l'auteur d'un des deux portraits... vous vous rappelez.

— Comment, ce grand gaillard, beau garçon ma foi, qui se posait toujours sur la hanche ?

— Non, non, pas celui-là, l'autre.

— Eh bien, tant mieux, car si mon premier regard ne m'a pas trompé, celui-là doit être un drôle.

— Oh ! Matthieu, fort heureusement, n'a rien de commun avec ce monsieur Valdroche, et jamais mari ne trouvera un meilleur mari.

— Un bon mari ne suffit pas pour faire un bon ménage, et si M. Matthieu n'est pas aimé de Marie, vous êtes trop bonne mère pour la contraindre à l'épouser.

— Cependant, monsieur Alfred, vous avouerez que mon devoir m'oblige à insister.

— Et le sien à vous résister, si son cœur ne l'entraîne pas à vous obéir.

La jeune fille avait caché son front dans ses mains.

En ce moment on vint avertir madame Ville-neuve qu'un besoin du ménage la réclamait.

— Je vous laisse un instant, dit la dame, profitez-en, monsieur Alfred, pour la convertir ; je la confie à votre éloquence.

La jeune fille avait toujours son front dans ses mains ; M. de Chailleilles essaya de les écarter, et il vit alors apparaître, comme une fleur sous la rosée, le frais visage de Marie tout inondé de pleurs. Il ne put se défendre d'une certaine émotion. Aussi sa main trembla-t-elle en serrant celle de la jeune fille, ses yeux exprimèrent-ils un sentiment plus tendre et plus profond que de coutume, sa voix fut-elle plus douce et plus pénétrante quand il lui dit :

— Marie, pourquoi pleurez-vous ?

Elle ne répondit pas.

Est-ce moi qui fais couler vos larmes ? mes méchantes plaisanteries...

— Oui, dit Marie, avec un sourire amer et pénible, vos plaisanteries.

— Mais pourquoi les prendre au sérieux ? vous me connaissez depuis assez longtemps pour savoir que toutes mes taquineries sont au fond bien innocentes.

— Je le sais, mais n'importe, aujourd'hui elles me font mal. Vous savez, il y a des jours où l'on n'est pas bien disposé ; une autre fois je tâcherai d'être plus gaie et de mieux répondre à vos amitiés : je me sens déjà mieux ; voyez, je ne pleure plus.

Marie, en effet, ne pleurait plus, mais son regard triste et languissant était plus douloureux à voir que ses pleurs.

— Mon amie, reprit M. de Chailleilles d'un air grave, vous avez un secret qui vous oppresse ; ne pouvez-vous pas me le confier, à moi qui vous chéris comme une sœur ?

— Non, non, dit la jeune fille avec précipitation et en retirant ses mains, je n'ai rien, je ne puis rien vous dire.

Alfred reprit l'une des deux mains qui lui échappaient, et attirant la jeune fille près de son cœur :

— Mon enfant, lui dit-il avec bonté, j'ai quelque droit de savoir quelle est la cause de votre douleur. Je vous ai vue naître, Marie, mes premiers jeux datent de votre berceau ; toute petite je vous tenais dans mes bras comme aujourd'hui, attentif à exciter vos sourires, à sécher toutes vos larmes. Jamais je ne vous ai

causé un chagrin, et lorsque plus tard vous avez voulu comme moi lire dans les livres, assise sur mes genoux, je vous faisais balbutier les mots de votre livre de prières; vous avez grandi ainsi, les mains dans les miennes, votre cœur épanché dans le mien. Et maintenant que vous entrez dans le sérieux de la vie, maintenant que le chemin devient plus étroit et plus difficile, maintenant que l'épine de la vraie douleur commence à s'attacher à vos pieds, Marie, vous me retirez cette bonne et douce confiance des anciens jours, vous doutez de ma tendresse parce que votre affection pour moi s'éteint.

— Alfred, s'écria Marie, pouvez-vous le croire? Ah! s'il est vrai que vous m'aimiez, ne parlez pas ainsi, vous me brisez le cœur. Vous ne savez pas, vous ne pouvez pas savoir... non, vous ne saurez rien, je n'ai rien, je ne cache rien, je ne puis rien vous dire.

— Mon amie, ma chère Marie, continua M. de Chailleilles en attirant la jeune fille plus près de son cœur.

Celle-ci frissonnait sous l'étreinte, et se trouvait sans force pour s'en dégager; elle se sentait défaillir, ses yeux ne voyaient plus, ses oreilles n'entendaient plus, sa bouche était sans voix, et sa tête, penchée sur l'épaule du jeune homme, s'inclinait déjà comme un lys coupé.

Mais M. de Chailleilles était l'honneur même, et une pensée coupable ne pouvait surgir en son esprit. Sans deviner la cause de l'émotion qu'il faisait naître, il éprouva une instinctive appréhension, et retira son bras qu'il avait noué autour du corps de Marie. La jeune fille tomba défaillante à ses pieds.

— Que faites-vous? s'écria-t-il.

— Alfred, répondit-elle d'une voix brisée et en se tordant les mains, j'implore de vous une grâce.

— Quoi que ce soit vous l'aurez; ne connaissez-vous pas toute ma tendresse pour vous?

— Alfred, si vous voulez que j'aie du courage et que je sois forte, je vous en prie, ne parlez plus ainsi.

— Que voulez-vous dire?

— Je veux dire que, si vous m'aimez, vous laisserez la pauvre fille à sa douleur: si vous m'aimez, vous ne reviendrez plus en cette

maison, vous partirez. Là, vous savez tout maintenant. Et la jeune fille s'affaissa sur elle-même en sanglotant.

— Qu'est-ce que cela signifie? dit Alfred en se levant et en passant la main sur son front comme s'il sortait d'un rêve; qu'est-ce que cela signifie?

Puis se baissant avec calme vers la jeune fille étendue sur le parquet, il la releva doucement et la remit dans son fauteuil.

Un silence pénible et profond succéda à la scène qui venait de se passer. Quand la mère rentra dans le salon, sa fille était encore assise à la même place, dans le même fauteuil et dans la même attitude. M. de Chailleilles était en face, le coude appuyé sur la cheminée, les deux mains croisées, la tête inclinée douloureusement et les yeux fixés sur Marie avec une étrange expression.

— Eh bien, dit la mère, lui avez-vous fait entendre raison?

— Pas encore, répondit Alfred, mais j'espère bientôt y parvenir. Je vous assure, chère madame Villeneuve, qu'il ne dépendra pas de moi que votre fille ne soit heureuse.

Puis, en disant ces mots d'une voix émue, il alla prendre son chapeau.

— Vous nous quittez déjà, fit la bonne dame.

— Il est dix heures, j'ai des affaires pressantes à terminer... A propos, où demeure donc M. Matthieu?

Marie tressaillit et leva sur M. de Chailleilles un regard tendre et suppliant. — Rassurez-vous, dit-il en s'approchant d'elle et en lui prenant respectueusement la main, vous n'aurez jamais à vous plaindre de moi.

Madame Villeneuve indiqua au jeune homme la demeure de Matthieu, non sans lui témoigner d'avance toute sa reconnaissance pour le service qu'il allait lui rendre.

X.

Un instant après M. de Chailleilles frappait à la porte de la maison où habitait l'artiste. — Vous le trouverez rue de l'Ouest, chez M. Valdroche, répondit le portier.

Alfred, résolu à parler sur-le-champ à Mat-

thieu, se fit donc conduire à l'atelier de Valdroche. A sa grande surprise, un bruit assourdissant retentissait dans le corps de logis où était situé l'atelier de l'artiste, et des lampions fumaient au pied de l'escalier.

M. de Chailleilles s'arrêta un moment, et croyant s'être trompé, il retourna près du concierge qui lui avait indiqué son chemin. Celui-ci lui affirma derechef qu'il trouverait à qui parler en montant l'escalier d'où venait le bruit, et il expliqua le vacarme d'un seul mot : M. Valdroche donne un bal. — Et vous êtes sûr que M. Matthieu est là ?

— Aussi sûr que je vous vois. Il est avec monsieur son père.

— Eh bien ! allez lui dire que je veux lui parler.

— Impossible, monsieur, je suis seul dans ma loge et vous comprenez...

Alfred glissa un louis dans la main du prudent portier. Celui-ci prit la pièce d'or.

— Allons, je vais tâcher de vous rendre service, dit-il. Vous allez venir avec moi, et, quand nous serons là-haut, j'entrerai seul dans l'atelier pour vous chercher M. Matthieu.

M. de Chailleilles suivit le Cerbère. Ils montèrent deux étages et s'arrêtèrent au dernier pallier, sur lequel s'ouvrait l'atelier de Valdroche. Sur deux consoles de plâtre, accrochées aux chambranles de la porte, étaient posées deux bouteilles dont le goulot portait une chandelle ; leur flamme rougeâtre vacillait et jetait sur les murs couverts de plâtres ébréchés et de cadres vides, des clartés funèbres. Des éclats de rires, des cris perçants, des voix humaines et d'autres encore retentissaient derrière la porte.

— Attendez ici, fit le concierge, je vais vous l'amener.

Le concierge entr'ouvrit lentement la porte et passa doucement sa tête hideuse dans l'atelier.

— Le père Eustache ! s'écria une voix éraillée.

— Le père Eustache ! répétèrent vingt autres voix tout aussi harmonieuses.

La porte s'ouvrit davantage, le père Eustache disparut dans la fournaise et l'ancre se referma. M. de Chailleilles attendait depuis un quart d'heure et le concierge ne reparaisait

pas. Tout à coup la porte s'ouvrit avec fracas, deux hommes parurent en portant un troisième ; deux autres les accompagnaient tenant à la main une torche allumée ; tous étaient vêtus de la plus étrange façon, et ils chantaient des chansons bacchiques sur des airs funèbres. Alfred n'eut que le temps de se jeter contre le mur pour laisser passer le cortège. Dans l'homme que l'on portait, il reconnut le concierge. Le Cerbère était ivre. La procession descendit l'escalier et disparut dans la cour. Mais la porte de l'atelier était restée ouverte et le palier s'était inondé de personnages fantastiques, les uns grands et ornés de moustaches, les autres petits et mignons, la bouche rieuse, le regard clair et les cheveux en désordre. Quelques-uns des plus grands portaient de longues robes, mais la plupart des petits avaient le pantalon masculin. A n'en croire que les vêtements, les deux sexes avaient été renversés.

Au premier abord, la présence de M. de Chailleilles en habit noir et ganté de frais n'avait pas été remarquée ; mais lorsque la cérémonie funèbre fut accomplie, et que les porteurs et leurs acolytes remontèrent l'escalier d'un pas chancelant, l'un d'eux, vêtu de la dalmatique du temps de Philippe-Auguste et le chef coiffé d'un bonnet grec, s'avança vers lui avec des airs de courtoisie grotesque. Alfred avait déjà vu cette figure quelque part, il devina Valdroche.

— Quel heureux hasard ! s'écria celui-ci. Monsieur de Chailleilles veut bien assister à mon bal !

— J'étais venu pour parler à M. Matthieu.

— Entrez donc dans ce sanctuaire des plaisirs, vous y trouverez l'Harpocrate que vous cherchez.

— Excusez-moi, monsieur, mais je n'ai que quelques mots à dire à votre ami, et je le quitte aussitôt.

— Pas avant d'avoir mouillé vos lèvres à la coupe de l'hospitalité.

Hébé, versez le nectar à monsieur.

Hébé était une jeune fille qui n'avait pas quinze ans. Sur ses épaules flottait une draperie à l'antique, et une cruche flamande lui servait d'amphore. Elle versa dans une coupe

vulgairement appelée tasse le nectar fumeux de la Jamaïque, peu étendu d'eau, et Alfred y trempa ses lèvres d'assez bonne grâce.

— C'est bien, dit le Jupiter de cet olympé. Je vous épargne la présentation de tous les autres dieux et déesses de l'établissement, sans en excepter Hercule de Briochon que voici, un demi-dieu de première force... sur le calembour, et je vous conduis droit à la morne divinité que vous cherchez. Je l'aperçois là-bas qui ronge son doigt dans un coin.

Valdroche se dirigea vers l'angle le plus obscur de l'atelier, et là M. de Chaleilles découvrit Matthieu assis sur un coussin de divan entre deux piles de toiles.

— Je vous laisse en tête à tête avec le silence, dit Valdroche en s'éloignant. Le dialogue ne sera pas vif et animé.

Cependant M. de Chaleilles, après avoir pris le bras de Matthieu, lui dit qu'il avait à l'entretenir de choses sérieuses.

Deux coussins au lieu d'un reçurent les jeunes gens, et M. de Chaleilles rentra en matière en ces termes :

— Monsieur Matthieu, vous aimez; vous aimez mademoiselle Villeneuve.

L'artiste fit un mouvement et essaya de répondre.

— Je le sais, poursuivit Alfred d'un accent péremptoire, je le sais.

— Que vous importe, monsieur? fit Matthieu d'un ton sec.

— Veuillez d'abord dépouiller ce sentiment d'hostilité que vous nourrissez contre moi. Je ne viens pas à vous en ennemi, moi, je viens en homme loyal, qui veut le bonheur d'une personne que vous aimez et qui désire chercher avec vous le moyen le plus sûr de la réaliser. Je sais que vous êtes un homme d'honneur, et que, si je fais appel à la noblesse de vos sentiments, je ne m'expose pas à vous trouver muet. Voici ma main, voulez-vous la prendre?

La voix d'Alfred s'accroissait avec une telle franchise que Matthieu eut honte du mauvais mouvement auquel il s'était un moment laissé entraîner.

— Pardon, monsieur, dit-il en serrant la main qui lui était notablement offerte, pardon.

— Ce mot ne doit plus être prononcé entre

nous. Vous aimez, en faut-il davantage pour tout expliquer? Vous aimez..., et permettez-moi de vous le demander en toute franchise, mademoiselle Villeneuve vous a-t-elle jamais donné l'espoir que vous seriez aimé?

— Je me connais trop bien pour penser que je puisse plaire à une femme, mais un moment j'ai pu croire qu'à force de soins, de tendresse, d'abnégation, de persévérance, à force même d'humilité, je me ferais pardonner la disgrâce et les défauts de ma personne. Mademoiselle Villeneuve me voyait sans répugnance marquée; elle me témoignait même une certaine bienveillance qui avait son origine, je le suppose, dans la manière dont j'ai fait sa connaissance et dans l'excellence de son cœur. Vous ignorez peut-être comment je la connus? Il faut donc que je vous compte cette histoire. Un matin...

Nos lecteurs connaissent déjà cette aventure; nous ne répéterons donc pas le récit que Matthieu en fit à M. de Chaleilles et dans lequel il ne ménagea ni la vérité, ni son amour-propre. La simplicité de son langage aurait suffi pour qu'Alfred prit en affection et en estime le jeune peintre, si cette estime et cette affection ne se fussent manifestées en lui dès la première vue.

Quand Matthieu eut achevé son récit : — Eh! mais, dit-il en souriant, votre cause ne me paraît pas si désespérée.

— Alors, non, fit Matthieu avec douleur; mais depuis, vous êtes venu.

Si l'artiste, dans la sincérité et dans la candeur de son âme, faisait bon marché de la vanité, il est juste de reconnaître que, de son côté, M. de Chaleilles n'apportait en cette circonstance ni un sentiment exagéré d'amour-propre, ni un atôme de fatuité.

— Écoutez-moi. Vous m'avez dit l'origine de vos rapports avec la famille Villeneuve; il faut qu'à mon tour je vous dise, non l'origine, puisqu'ils n'en ont pas eu, mais la nature et la continuité des miens. La famille Villeneuve et la mienne, c'était tout un quand je vins au monde. Je vis naître Marie, je l'endormis enfant sur mes genoux; elle fut ma sœur aux jours de mon adolescence, et ne cessa pas de l'être quand vint la jeunesse. Ce matin encore, je n'aurais pu la voir qu'avec les yeux d'un

frère, et à l'heure où je vous parle, j'ai quelque peine à me figurer qu'il en puisse être autrement. Cependant, il m'est impossible maintenant de me le dissimuler, cette amitié fraternelle, autrefois partagée par Marie, a pris aujourd'hui chez elle un autre caractère. Qu'elle croie trouver en moi des qualités plus grandes que chez un autre; qu'elle se soit fait à mon sujet un idéal qui n'a d'explication que dans la pureté de son cœur et dans l'élévation de son esprit, peu importe; ce qui est incontestable, c'est que la pauvre fille s'est trompée dans le choix du sentier; au lieu de suivre celui qui devait la conduire à votre affection dévouée et certaine, elle a pris celui qui la mène à la douleur et à la lutte. Que faire pour les lui épargner?

— Vous me le demandez, monsieur de Chailleilles? Vous êtes aimé et vous hésitez! Ah! si j'étais à votre place!

— Si vous étiez à ma place?

— Je l'épouserai.

— Vous raisonnez comme un homme qui aime.

— Et vous, ne l'aimez-vous donc pas?

— Je l'aime, oui, je vous ai dit comment, comme un frère peut aimer sa sœur.

Matthieu regarda fixement M. de Chailleilles.

— Non, dit-il après un moment de silence et répondant à une cruelle pensée qui lui était venue, non, vous ne pouvez songer sérieusement qu'une si grande distance vous sépare de mademoiselle Villeneuve. Si sa naissance est inférieure à la vôtre, si elle est dépourvue de cette fortune que vous possédez, ce sont là des différences qu'effacent, à vos yeux comme aux miens, les charmes, les grâces et les vertus de Marie.

— Vous me rendez tout simplement justice en parlant ainsi.

— Je vous rendrais justice encore, si je vous disais pourquoi je vous crois digne d'elle et quelles raisons j'ai de croire que vous feriez son bonheur. Ne prenez pas souci du reste; oubliez

que je vous ai serré la main, et qu'il existe quelque part un homme trop présomptueux qui a osé lever les yeux trop haut et qui souffre. Ne vous souvenez que d'une chose, que vous êtes aimé, que vous aimerez bientôt si vous n'aimez déjà.

— C'est là votre pensée, monsieur Matthieu?

— Tout entière.

— Eh bien, ce n'est pas la mienne. Je vous l'ai dit; je redoute pour Marie et mon caractère et mes habitudes; je redoute surtout de ne pouvoir répondre par une tendresse dévouée, absolue, qu'elle mérite, à son affection et à son dévouement. Voulez-vous enfin un dernier aveu? Je crains d'en aimer une autre.

Le regard de Matthieu rayonna d'espérance, mais ce ne fut qu'un éclair.

— Elle vous aime, reprit-il tristement; et ne pouvez-vous, pour un si bel amour, sacrifier celui dont vous-même vous doutez?

— Non, j'ai un autre arrangement à vous proposer. Tout à l'heure, Marie me priait de partir, de lui donner de la force en m'éloignant d'elle; c'est ce que je vais faire; dans quelques jours j'aurai quitté Paris et je n'y reviendrai pas avant un an. Nous sommes aujourd'hui le vingt-cinq mars dix-huit cent quarante-cinq, le vingt-cinq mars dix-huit cent quarante-six je serai de retour, et le même soir je me présenterai chez M. Villeneuve. Si à cette époque rien n'est changé dans le cœur de Marie; si elle a toujours le même sentiment, j'allais dire la même erreur, tout sera dit, et ma destinée s'unira à la sienne; si, au contraire, vous avez su lui prouver que vous valez mieux que moi; si vous avez su la convaincre de son égarement et lui démontrer que le sentier du bonheur doit la conduire de votre côté, eh bien, je vous demanderai la faveur d'être pour quelque chose encore dans votre mutuelle félicité, et d'être le premier à serrer sa main dans la vôtre. Est-ce entendu?

A. DE BERNARD.

(Revue Contemporaine).

(La suite prochainement.)

AD. GOUBAUD, directeur-gérant.